

Arrivée ...

Taha Hussein

Kawkab al-Sharq, 17 février 1934

Si ce soir arrive, le Haut-Commissaire arrive avec lui sur l'Égypte : son avion fend le ciel égyptien, puis son avion se pose sur le grand Nil. Cette fois, les Égyptiens ne l'accueilleront ni avec joie ni avec dépit ; cette fois, les Égyptiens ne regarderont pas ces manifestations fastueuses et grandioses dont on entoure habituellement le départ du Haut-Commissaire et son retour, et qui blessent le sentiment de dignité et de fierté des Égyptiens, et blessent leurs espoirs de liberté et d'indépendance. Et si nous pouvions avoir bonne opinion d'un Haut-Commissaire, nous remercierions le nouveau Haut-Commissaire d'avoir quitté l'Égypte par avion, et d'y être revenu par avion, et d'avoir évité ces manifestations qu'aimaient d'autres délégués avant lui, et dans lesquelles ils voyaient une façon d'élever la parole des Anglais, dans un pays où il n'est ni nécessaire ni juste que leur parole s'élève ; et nous l'aurions jugé homme de sentiment délicat et de goût raffiné, peiné que l'arrivée des représentants politiques dans son pays soit entourée des mêmes manifestations fastueuses et blessantes qui entourent l'arrivée des hauts-commissaires en Égypte ; un homme répugnant à voir les Égyptiens souffrir la même douleur que les Anglais souffriraient si pareille chose arrivait dans leur pays, touchant leur dignité et leur indépendance.

Mais nous savons que le nouveau Haut-Commissaire n'a très probablement songé à rien de tout cela, n'y a jamais pensé, et qu'il ne lui est jamais venu à l'esprit d'épargner aux Égyptiens une douleur qu'il ne voudrait pas pour lui-même ; il est simplement un homme moderne, qui croit que la civilisation n'est pas née en vain, et que les avions ont été inventés précisément pour que les gens y volent ; il se sert de la civilisation, met les avions à l'usage pour lequel ils furent faits, et préfère la vitesse, avec son plaisir et ses avantages, au train et au navire, avec leur lenteur, et les manifestations de pompe et de révérence qui entourent le voyage par l'un ou l'autre. Que le Haut-Commissaire ait pensé aux Égyptiens, et leur ait épargné ces manifestations de cérémonie lors de son départ et de son retour, ou qu'il n'ait pensé qu'à lui-même et à son besoin de vitesse, il est son droit, de notre part, que nous reconnaissons ce départ calme et paisible, que presque personne n'a senti, et ce retour calme et paisible, que presque personne n'a senti.

Il ne serait pourtant pas juste de dire que personne n'a senti le départ du Haut-Commissaire pour l'Angleterre, et le retour du Haut-Commissaire en Égypte ; car son départ calme et paisible est devenu le sujet de longs entretiens qui ne se sont pas encore éteints, et ce retour calme et paisible est devenu le sujet de longs entretiens dont Dieu seul sait quand ils s'éteindront. La politique seule est ce qui a emporté la beauté de ce calme et de cette douceur — et qu'attendre d'autre de la politique ?! Elle ne touche rien sans le corrompre, sans en emporter la beauté et la fraîcheur. Pour une raison ou une autre, une crise est née entre le Haut-Commissaire et le bon homme durant cette courte période que Sir Lampson passa au Caire, et le départ de Sir Lampson n'a fait qu'en accroître la complication ; car il n'a pas visité le président du conseil, ou le président du conseil ne l'a pas visité ; ou parce que les deux hommes ne se sont pas revus après leur rencontre à la gare — et cela devint le sujet d'un entretien dont on connaît le début mais pas encore la fin : lequel des deux hommes a eu tort, et lequel a eu raison ? Lequel des deux cédera à ce que veut l'autre, une fois que le Haut-Commissaire sera de retour au Caire ? Le président du conseil se rendra-t-il au palais de Doubara ? Ou le Haut-Commissaire se rendra-t-il au siège de la présidence, ou se rencontreront-ils à mi-chemin, lors d'une réception, d'un banquet, ou chez quelque ami commun ?

Les gens se mirent à parler, et à parler longuement, et certains répondaient aux autres, et on peut les excuser ; car tant que cette affaire a créé une crise dont l'écho s'est fait entendre entre le Caire et Londres, c'est le droit des gens de se plonger dans cette crise ; car les crises ne furent pas créées en vain, mais furent créées pour que les gens s'y plongent, tout comme les avions furent créés pour que les gens y volent. Ainsi les gens persistèrent dans leurs propos, et persistèrent dans la discussion ; et un groupe parmi eux dit que la crise était résolue, et un autre groupe dit que la crise ne l'était pas, et ceux qui aiment la malice dirent qu'elle était résolue et non résolue à la fois ; et les gens continuent de parler encore, jusqu'à ce qu'il leur apparaisse clairement où se trouvait le tort et où se trouvait le droit, et lequel des deux hommes cédera à ce que veut l'autre.

Or le nouveau Haut-Commissaire hérite d'un ancien Haut-Commissaire, et les gens ont longuement parlé de l'ancien Haut-Commissaire — ils ont parlé de lui quand il résidait, et parlé de lui quand il voyageait ; ils ont parlé de lui quand sa position était stable, et parlé de lui quand sa position devenait incertaine ; et ils ont parlé de lui

après son transfert. Il est donc naturel qu'ils parlent de son successeur et héritier, et ils disent que les hauts-commissaires ne furent pas créés en vain, mais furent créés, d'une part, pour que les gens parlent d'eux, et, d'autre part, pour représenter leur pays avec distinction dans certains pays étrangers ; et le nouveau Haut-Commissaire ne sera un véritable haut-commissaire que s'il remplit ces deux conditions. Quant à remplir la seconde condition, cela ne fait aucun doute, et Sir Lampson en sait plus là-dessus que nous ; mais quant à remplir la première condition, c'est une chose qui nous touche et qui nous concerne, et nous pouvons assurer au Haut-Commissaire que nous la remplirons pour lui de la façon la plus complète et la plus belle, et nous avons déjà commencé à la remplir : nous parlons de lui, et nous en parlons longuement ; nous parlons de lui dans les cercles, et nous parlons de lui dans les journaux, et nous parlons de lui de tous les côtés d'où les gens parlent des gens. Les journaux anglais nous ont décrit sa stature, et nous parlons donc de sa stature ; les journaux anglais nous ont décrit sa carrière en Chine, et nous parlons donc de sa carrière en Chine ; et nous avons vu une part bien mince de sa carrière en Égypte, et nous parlons donc de cette mince part ; mais nous parlons, en particulier, de la carrière que nous n'avons pas encore vue, parce qu'elle n'existe pas encore — nous parlons et rivalisons en paroles, prédisant ce qu'il veut, prédisant ce qu'il fera, et nous laissant aller à l'excès dans la prédiction. Et si nos propos sur lui occupent nos cercles pendant une bonne partie de la nuit, que le Haut-Commissaire se rassure sur ce point : il occupe les cercles, délie les langues, éveille dans les âmes un désir de réflexion, et dans les esprits un besoin de savoir, et tout cela n'est pas peu de chose. Et pourtant, nous aimerions que le Haut-Commissaire ne se forge pas de lui-même une image erronée à partir des propos des gens et de leurs pensées, et de ce qu'ils visent par ces propos et ces pensées ; car certains portraitistes pourraient lui dépeindre la préoccupation des gens à son égard comme une dépendance envers lui, un recours à lui, une attente de salut par ses mains ; et nous aimerions que le Haut-Commissaire sache que, si ce portrait lui était présenté, il ne mériterait ni son admiration, ni sa confiance, ni aucune crédibilité pour les idées et les sens qu'il suggère ; car ce portrait ne correspond pas à l'original, ne représente pas l'état véritable des choses, et ne donne aucune idée juste et honnête de ce qui occupe les gens en cette affaire. Car la grande majorité des Égyptiens parlent du Haut-Commissaire parce qu'ils aiment la curiosité par-dessus tout, et parce que la curiosité est une nature à laquelle les gens ne peuvent résister.

Ils s'occupent aussi du Haut-Commissaire parce qu'ils veulent connaître la ligne que les Anglais ont choisie dans les liens entre eux et l'Égypte — est-ce encore cette ligne qu'ils avaient choisie après la rupture des dernières négociations, qui les poussa à favoriser l'injustice et à la soutenir, voire à y être poussés, et à la désirer, sous le couvert de cette neutralité qu'ils ont adoptée avec tant d'artifice et élaborée avec tant de peine, et par laquelle ils ont trompé des gens qu'il n'y avait aucun moyen de tromper ; ou est-ce une ligne nouvelle ? Et si c'est le cas, que pourrait-elle être ? Est-ce la ligne de ceux qui aiment l'équité, préfèrent le bien-être, et désirent la paix, et qui laissent donc les Égyptiens jouir de leurs droits et de leurs intérêts, et préparent la voie à une négociation libre et honorable qui, on l'espère, satisferait les deux parties en litige ; ou est-ce la ligne des forts, que leur force égare, et que leur puissance rend arrogants, de sorte qu'ils ne se soucient ni du droit ni de la justice, n'estiment ni la fidélité à un engagement ni l'équité envers un opprimé, mais étendent leur pouvoir partout où ils trouvent le moyen de l'étendre, et s'ingèrent dans les affaires égyptiennes, que les Égyptiens y consentent ou non ?

Et nous pensons que nul ne peut contester aux Égyptiens leur droit de parler de tout cela, et de s'interroger sur tout cela ; car toute nation sur terre est libre d'aimer la curiosité et de parler des grands hommes, et toute nation sur terre est libre de demander ce qu'on lui destine, pour répondre au bien par le bien, et au mal par le mal, pour répondre à l'affection par l'affection, et à l'hostilité par l'hostilité. Il n'y a donc aucun mal à ce que les Égyptiens parlent, et parlent longuement, du nouveau Haut-Commissaire ; car le nouveau Haut-Commissaire n'a pas été envoyé dans leur pays pour y jouir de la douceur et de la clarté de son climat, ni de la beauté du Nil et de ce qui s'élève sur ses rives ; il a été envoyé en Égypte pour œuvrer dans la politique égyptienne, qui touche la vie des Égyptiens aujourd'hui et touchera leur vie demain. Mais ces propos, qui sont sans aucun doute le droit des Égyptiens, n'indiquent pas — et il ne faut pas croire qu'ils indiquent — que les Égyptiens dépendent du Haut-Commissaire, ou attendent de lui leur salut.

Ils indiquent, au contraire — et il faut comprendre qu'ils indiquent — que les Égyptiens connaissent leurs droits aussi bien que les gens doivent connaître leurs droits, et veillent sur ces droits aussi bien que les gens doivent veiller sur leurs droits, et veulent, pour cette raison, n'être trompés en rien, ne rien se voir arracher, et ne pas laisser les apparences les distraire des réalités.

Il ne fait aucun doute que certains prétendront, devant le Haut-Commissaire, qu'il est des gens qui espèrent en lui, mettent leurs espoirs en lui, attendent de lui beaucoup de bien, pensent à lui dès le matin, et pensent à lui dès le soir ; mais il serait bon pour le Haut-Commissaire de ne pas se laisser tromper par ce qui lui sera rapporté au sujet de ces gens ; car ils sont peu, très peu nombreux ; ils ne parlent pour aucune opinion que la leur, et ne dépeignent aucun espoir que le leur ; et ils ont trompé beaucoup de ceux qui l'ont précédé, et ont trompé par là le gouvernement anglais lui-même. Ils ont fait croire aux Anglais qu'ils étaient quelque chose, et quand les Anglais les ont mis à l'épreuve, ils n'ont rien trouvé. Notre grand dictateur en est peut-être l'exemple le plus clair ; car il a fait croire à l'ancien Haut-Commissaire, et fait croire au gouvernement anglais, qu'il était quelque chose de grand, et qu'il pouvait accomplir ce que d'autres n'avaient pu accomplir ; et quand ils l'ont mis à l'épreuve, leur affaire avec lui fut comme celle du voyageur assoiffé, que le mirage attire et qui s'efforce de l'atteindre ; jusqu'à ce que, l'ayant atteint, il n'y trouve rien, et y trouve Dieu à sa place, qui lui règle son compte en entier.

Et la tromperie des Anglais par ce que leur fit croire notre grand dictateur devint une source de grand mal pour les Anglais, pour les Égyptiens, et pour le grand dictateur lui-même : les Anglais perdirent la bienveillance de l'Égypte, perte presque totale ; les Égyptiens perdirent leur liberté, perdirent des avantages innombrables, virent leur sang versé, virent des vies ôtées parmi eux, et subirent des torts devant lesquels la civilisation moderne recule de honte ; et le dictateur perdit l'amour, la confiance et l'affection de ses compatriotes, puis perdit le pouvoir — jusqu'à perdre même les plus proches de lui et les plus attachés à lui, ceux qui avaient le plus profité du mal qu'il avait fait à son pays.

Le Haut-Commissaire, et les Anglais, peuvent regarder leur vieil ami pour voir où il se trouve à présent par rapport à l'Égypte, et où se trouve l'Égypte par rapport à lui — et ils ont déjà regardé : ils ont refusé de négocier avec lui, puis ont refusé de continuer à le soutenir et à l'appuyer au moment même où il avait le plus besoin de leur soutien et de leur appui. On pourrait alors dire au Haut-Commissaire qu'il existe, parmi les Égyptiens, des gens qui l'attendent, mettent leurs espoirs en lui, et s'offrent à lui ; que le Haut-Commissaire se souvienne qu'il y eut un homme qui attendit Sir Percy Loraine, espéra en lui, et fit espérer Sir Percy Loraine en lui à son tour — et quand Sir Percy Loraine se laissa

tromper par lui, il n'en tira rien pour les relations entre l'Égypte et l'Angleterre, mais perdit beaucoup pour cet homme. Nous voudrions assurer au Haut-Commissaire qu'il s'épargnera bien des peines, et épargnera à lui-même et aux Anglais bien des efforts et bien du temps, s'il considère les Égyptiens comme un peuple mûr, qui sait ce qu'il veut, qui mesure ce qu'on lui destine, et qui n'acceptera, ni des Anglais ni de personne d'autre, que ce qui convient à son droit, à sa dignité et à sa fierté nationale. S'il considère les Égyptiens de cette manière, il pourra les comprendre, et ils pourront le comprendre, et cela pourrait lui permettre d'accomplir, avec les Égyptiens, ce que les hauts-commissaires précédents n'ont pu accomplir. Mais s'il suit la voie de Sir Percy Loraine, il finira comme a fini Sir Percy Loraine ; et s'il suit la voie de Lord Lloyd ou de Lord Cromer, il finira comme ont fini Lord Lloyd ou Lord Cromer.

Et l'Égypte continuera de se tenir debout comme elle l'a toujours fait, réclamant son droit, tenant à sa dignité, luttant pour sa fierté, supportant l'injustice avec patience et lui résistant partout où elle trouve un moyen de résister. Mais le contentement de l'Égypte, sa bienveillance et sa confiance sont des choses qui ne seront jamais gagnées par la dureté, ni par l'injustice, ni par la ruse, ni par la tromperie ; elles ne se gagnent que par la franchise, et la franchise seule — la franchise qui repose sur le respect de l'Égypte, et sur la reconnaissance qu'elle est un pays noble. Cette franchise seule peut épargner aux Anglais la peine des Égyptiens, épargner aux Égyptiens la peine des Anglais, et réaliser entre ces deux peuples une bienveillance qu'il serait bon pour tous les peuples de l'Orient de voir réalisée.